Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 18 (1968)

Heft: 2

Artikel: Études critiques : la thèse de M. Yves Bridel : à la recherche de l'esprit d'enfance

Autor: Contesse, André

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380895

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA THÈSE DE M. YVES BRIDEL : À LA RECHERCHE DE L'ESPRIT D'ENFANCE

M. Yves Bridel, qui dans cette revue même avait annoncé le thème de ses recherches [1], l'a développé dans un essai solide et bien étayé [2]. Dès l'abord il précise sa thèse : définir l'esprit d'enfance chez Bernanos, c'est viser le centre de l'œuvre, le point mystérieux où se réalise l'unité de l'homme et de l'œuvre. Dans cette perspective, l'étude biographique initiale retrace l'épanouissement de la vocation de Bernanos : le romancier, essayant de surmonter son angoisse, souvent par le détour d'une violente polémique, se fraie un chemin vers sa propre enfance. Quant à l'analyse des romans, elle retrace le développement du thème de l'enfance spirituelle, qui surgit combattue par un esprit épique *Sous le Soleil de Satan*, meurt assassinée par l'inquiétante présence de *M. Ouine*, et s'épanouit au cours de la quête angoissée du *Curé de Campagne*. Enfin *La Nouvelle Histoire de Mouchette*, présentée avec beaucoup de pénétration et de sensibilité, fait entendre une voix, à la fois pure et blessée, celle de l'enfance bafouée, la voix même de l'écrivain. A travers le destin de Mouchette, c'est la misère enfantine qui se cherche, tente de s'accepter par l'expérience de l'amour, et, rejetée, exclue, ne trouve d'autre issue que le suicide. Cette fin, loin de signifier la condamnation du romancier, débouche sur la grâce : Dieu seul accueille le misérable qui n'a pu vivre dans le mensonge.

L'esprit d'enfance est ainsi lié à la pauvreté : du dénuement jaillit l'espérance. En fait seul l'adulte peut être animé par un véritable esprit d'enfance. A partir de l'adolescence, en effet, chacun est placé devant un choix crucial. Je puis tenter de ne dépendre que de moi-même et refuser par là mon enfance ou la rejoindre consciemment dans l'acceptation joyeuse de ma pauvreté essentielle. Cette enfance spirituelle ne peut être vécue que dans l'accueil de l'amour du Père.

[1] *Le Chrétien Bernanos et l'enfance*, automne 1959, pp. 227-244.

[2] *L'Esprit d'enfance dans l'œuvre romanesque de Georges Bernanos*, Paris, Minard, 1966.

Cet amour permet au véritable pauvre de faire germer un esprit semblable chez son prochain, et de susciter en lui une espérance nouvelle. Telle est du moins la sainteté de Chantal *(La Joie)* ou du *Curé de Campagne*. Quant au révolté, à l'incroyant même, ils ne sont pas exclus de la grâce divine, pour peu qu'ils conservent leur enfance. Tandis que celui qui la renie s'abandonne à Satan et glisse vers le néant.

Le chapitre de cet essai qui est le plus beau à mon sens, noue et prolonge les remarques faites à propos de chacun des romans [1]. Que faut-il évoquer de ses richesses ? La fine étude de la technique romanesque, la présentation des inflexions du ton ou la description du regard du romancier ? Du moins je ne résisterai pas au plaisir d'évoquer les remarques sur le paysage enfantin et le thème de la route. A l'arrière-plan de tous les romans se profile une terre de brume et d'automne, une campagne gorgée d'eau, le pays même d'Artois qui abrita l'enfance de l'écrivain. Un chemin creuse ses ornières le long des haies de noisetiers et conduit le misérable qui se cherche et se fuit à la fois vers quels horizons, quels espoirs ? Peut-être que point une aube glaciale ou que tombe le soir avec les gifles d'une averse : de toute manière un appel surgit de très loin.

Pour ma part, j'aurais goûté le prolongement d'une telle analyse. Certes tout au long de son essai, M. Bridel manifeste la direction du chemin qui rejoint l'enfance et la réconciliation. Mais il aurait été possible de préciser le cheminement en montrant les ambiguïtés de l'enfance d'où l'on part.

« Chemins du pays d'Artois, à l'extrême automne, fauves et odorants comme des bêtes, sentiers pourrissants sous la pluie de novembre, grandes chevauchées des nuages, rumeurs du ciel, eaux mortes... » [2]

Bien sûr l'enfance que rejoint Bernanos présente parfois la netteté du cristal, mais elle s'enlise souvent dans un paysage onirique, glisse sans retour vers un passé défunt. Si la deuxième Mouchette se laisse couler dans une mare, si des adolescents meurtris succombent au vertige devant le crime et le néant, c'est qu'ils sont animés peut-être par l'impulsion équivoque d'une enfance angoissée, qui jadis refusait le monde hostile et ne trouvait d'asile que dans les bras maternels. Cette nostalgie infantile n'infléchirait-elle pas la conception religieuse et métaphysique de Bernanos, expliquant en particulier la tonalité généralement angoissée de son œuvre ? Au reste, Bernanos semble conscient de ces troubles nostalgies qui hantent son imagination : « Ici ou ailleurs, pourquoi aurais-je la nostalgie de ce que je possède

[1] *L'Esprit d'enfance et l'œuvre romanesque*, ch. VII.
[2] *Les Grands Cimetières sous la Lune*, cité en p. 214.

malgré moi, que je ne puis trahir ? Pourquoi évoquerais-je avec mélancolie l'eau noire du chemin creux, la haie qui siffle sous l'averse, puisque je suis moi-même la haie et l'eau noire ? » [1]

Mais l'évocation berçante des paysages d'enfance est souvent étouffée par des cris de révolte. A côté de la lente immersion dans les eaux maternelles des origines, surgit dès le premier roman la mise en question de l'autorité paternelle.

« Avoir, une heure plus tôt, franchi la nuit d'un trait vers l'aventure, défié le jugement du monde entier, pour trouver au but, ô rage ! un autre rustre, un autre papa lapin ! Sa déception fut si forte, son mépris si prompt et si décisif qu'en vérité les éléments qui vont suivre étaient déjà comme écrits en elle. » [2]

Mouchette, battue par son père, humiliée par son amant, au comble de l'exaspération, aboutit au meurtre. Quant à l'abbé Donissan, il livre un combat plus étrange encore, contre un maquignon doucereux et paternel, qui prend peu à peu visage de démon. La plus grande tentation qui ébranle alors le prêtre, c'est le désir de connaître les secrets de Satan afin de mieux le combattre. Sans doute ce désir n'est pas étranger à l'impulsion infantile de connaître la vie intime du père en vue de le supplanter, impulsion coupable qui fait sourdre l'angoisse. Donissan, d'ailleurs, reste tendu et déchiré jusqu'à la fin de sa vie. « Il abandonne à la souffrance un corps inerte, humilié, sa dépouille. » [3] Sa volonté héroïque, que M. Bridel a d'ailleurs fort bien mise en évidence, trahit probablement ce conflit infantile. L'enfant qui subsiste en l'homme a bien dû le résoudre : écartant l'image vindicative d'un mauvais père, il assimile les interdictions, glorifie la figure paternelle et tente de la rejoindre au cours d'une épopée épuisante. Nouveau chevalier de la vertu, il va combattre le mal qu'il projette à l'extérieur de lui-même.

Si on ne peut parler de manichéisme théologique au sujet de *Sous le Soleil*, on discerne tout de même dans cette œuvre une sensibilité manichéenne. Le héros, refusant de reconnaître l'ambiguïté du mal en lui-même, voit le monde submergé par le péché. Dans d'autres œuvres, certains adolescents, comme Philippe, succombent écrasés par le faix de la tâche héroïque.

« J'ignorerai toujours si, en d'autres temps, j'eusse été un héros ou un saint. Je déclare simplement que celui où j'ai la disgrâce de vivre ne me fournit pas la moindre occasion de tenter l'expérience avec la plus petite chance de succès. » [4]

[1] *Les Enfants humiliés*, cité en p. 214.
[2] *Sous le Soleil de Satan*, cité en p. 56.
[3] *Idem*, cité en p. 70.
[4] *Un Mauvais Rêve*, cité en p. 138.

Ce désespoir qui est bien la tentation suprême, le *Curé de Campagne* en triomphe finalement par l'acceptation de soi et du réel dans leur ambiguïté : si chaque être, même l'enfant, présente un visage pervers, en chacun également sommeille une soif ardente de pureté.

Ainsi la révolte et la condamnation du mal disparaissent au sommet de cette œuvre. Comme si le fils renonçait à se lier à une échelle de valeurs extérieures à lui-même, pour accepter la responsabilité de ses actes et leur part d'équivoque ; comme s'il acceptait de devenir père à son tour. Et, M. Bridel le montre très bien, le ton polémique s'assourdit d'un roman à l'autre, les personnages négatifs sont présentés avec moins de dureté, et finalement les réprouvés disparaissent. Ainsi Bernanos porte sur la deuxième Mouchette le regard d'un père qui se sait pareil à son enfant. La maturité des dernières œuvres, que l'on peut nommer esprit d'humilité, d'amour ou d'enfance, le romancier ne semble l'atteindre qu'en exorcisant peu à peu de son imagination certains traits infantiles. L'affirmation que Bernanos a retrouvé « le langage de l'enfance » [1], comme s'il dévoilait une essence dans son universalité, me paraît donc contestable. N'est-ce pas plutôt une certaine enfance, qui dans ses romans exprime sa nostalgie de pureté, ou plus simplement l'homme qu'il est et qu'il devient, cherchant son unité et son accomplissement ?

De toute manière, M. Bridel a eu sans doute raison d'éviter les méandres de la psychologie et de se situer d'emblée par sa définition de l'esprit d'enfance sur un terrain théologique. Car en définitive, c'est bien la quête de Dieu et du repos en Dieu qui constitue l'essentiel du message bernanosien. Et si cet essai présente des angles aussi nets, une démarche aussi carrée, c'est que non seulement M. Bridel a accepté de bonne grâce les règles de la thèse universitaire, mais encore que par lui s'exprime l'esprit de force animant l'œuvre de Bernanos.

ANDRÉ CONTESSE.

[1] P. 217.